

## Orillas

Le film aborde le thème des afro descendants au Buenos Aires. La désinformation pourrait aussi s'appeler une histoire de négations qui vient depuis la colonie ancienne et qui, même jusqu'à nos jours, on peut la vérifier dans la manière d'exprimer des certaines lettres ou des mots. Tous les "porteniens", ceux qui habitent à Buenos Aires, prononcent la double "l" comme une "ye", comme faisaient les esclaves qui sont arrivés à Buenos Aires après leur séjour au Brésil, en passant dès quelques mains aux autres. "Chuvia", "chorar", "chave" par "luvia" [pluie], "llorar" [pleurer], llave [clé]". Ainsi la prononciation est restée marquée chez les habitants du Río de la Plata avec un accent et un ton musical qui nous rendent irrémédiablement aux épisodes historiques qui ont été niés depuis des siècles.

Orillas n'est pas un film historique et un documentaire, en tout cas il propose et rapproche le spectateur deux histoires de fiction qui seront fort unies à la fin par les événements mêmes. Des mondes distincts dans l'apparence qui se trouvent tout de suite comme une spirale éternelle.

À Buenos Aires l'histoire s'écoule principalement dans l'île Maciel, placée en face de La Bouche du "Riachuelo". Colorée, africaine sans doute, l'île Maciel reflète les traits d'une culture ancestrale qui a débarqué il y a siècles sans que ses membres s'aient jamais proposé eux mêmes de traverser l'océan pour construire une nouvelle ville, pour que tout de suite les habitants et les propriétaires les niassent, les envoyassent à la guerre du Paraguay ou simplement quand la peste est arrivée à Buenos Aires, les laisseront parqués et les empêchaient de sortir de la zone du "Riachuelo" pour qu'ils meurent dans un triste oubli. L'artiste Benito Quinquela Martín a redessiné La Bouche du "Riachuelo" en la ressuscitant avec de fortes couleurs, inspirés par les gens du lieu, par les hommes des cultures colorées comme la culture Yorouba qui donnait lieu à la religion Umbanda après le syncrétisme religieux imposé par le colonisateur.

Merengue, milonga, mota, arroró, chimango, chirimbolo, chongo, chango, shangó, tambo, quilombo, macumba, mambo, conga... des centaines de mots qu'encore aujourd'hui l'homme argentin utilise dans son jargon quotidien sont originaires des langues et dialectes que les hommes qui sont venus à réaliser une nouvelle vie ont laissé plantés comme graines et de cette façon nous permettent de connaître l'histoire d'une manière plus sincère.

Les esclaves disaient "Tocá tangó" [Joue le tango] dans les bals populaires après avoir pris le tambourin et à faire rêver les premiers compasses d'une mélodie qui parcourait tout de suite le monde sous l'emploi de régisseur dominant des colons hispaniques.

Autant que l'on essaie de nier l'histoire, les traces sont partout. Toute manifestation populaire en Argentine s'exprime avec tambours, des grosses caisses, le "bum bum". Ils sonnent partout. On entoure le symbole maximal de la ville du Buenos Aires, l'obélisque, en faisant du "bum bum"... Tout cet acte est un grand rite africain. L'obélisque est Afrique puisque les obélisques sont égyptiens et par la suite ils ont été copiés par des gouvernants liés à la franc-maçonnerie.

Ces deux histoires se fusionnent pour, de quelque façon, nous rappeler que ces deux

continents qui semblent séparés continuent à être fortement unis à travers de leur art et leurs cultures, que filtre indubitablement toute tentative d'oubli et de négation.